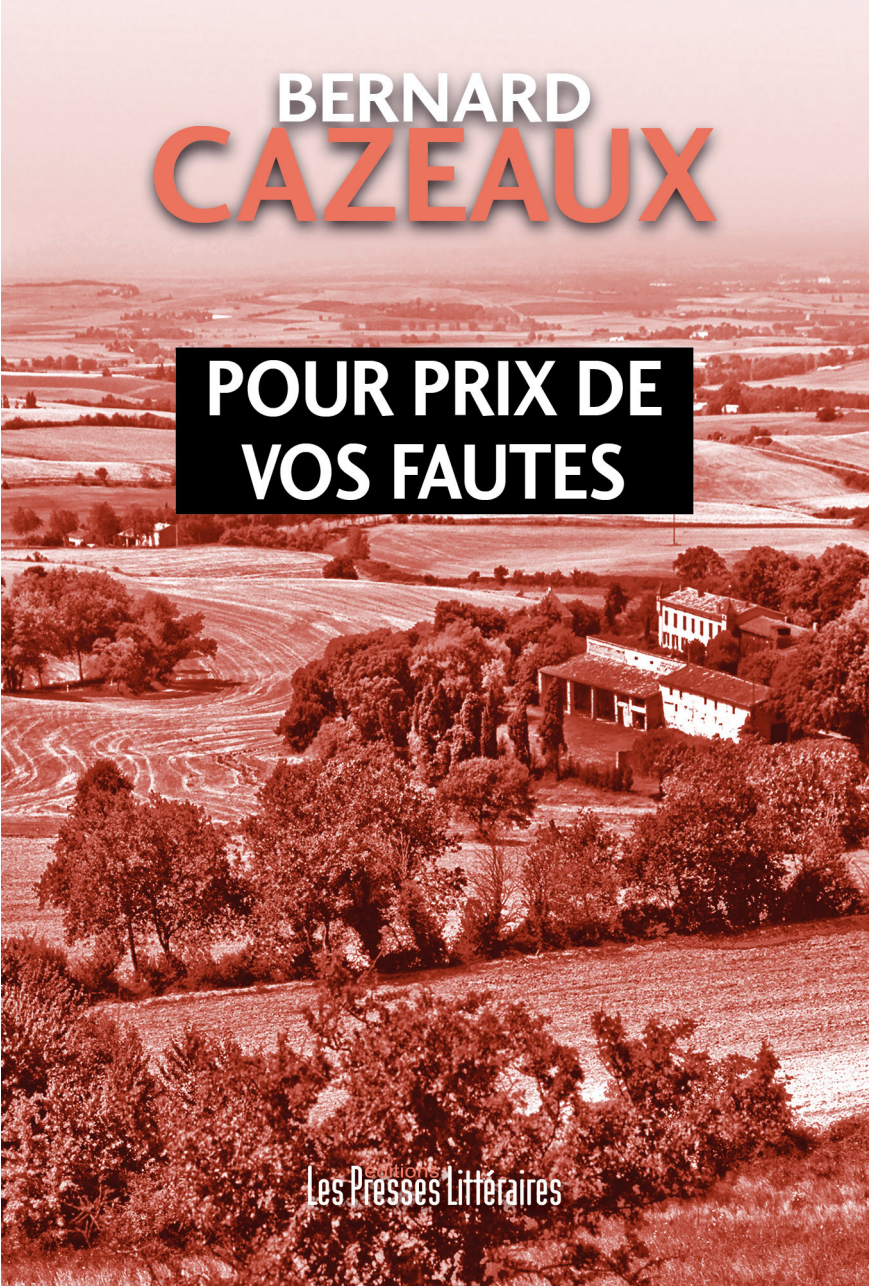




BERNARD  
**CAZEAX**

**POUR PRIX DE  
VOS FAUTES**

éditions  
**Les Presses Littéraires**



POUR PRIX DE  
VOS FAUTES

Retrouvez tous nos titres de la collection  
Crimes et châtiments sur  
[www.lespresseslitteraires.com](http://www.lespresseslitteraires.com)

Photo de couverture :  
© dreamstime - Davidmartyn

ISBN : 979-10-310-1706-8  
© Bernard Cazeaux – Les Presses Littéraires, 2026

BERNARD CAZEAX

POUR PRIX DE  
VOS FAUTES

Les <sup>éditions</sup> Presses Littéraires



*À Hélène, mon épouse et première lectrice qui  
m'a toujours encouragé. Sans elle, je n'aurais  
sans doute jamais publié mes romans.*

*À tous les agriculteurs qui travaillent beaucoup pour peu,  
ne récoltant trop souvent que critiques et ingratitude.*





## Remerciements

Au **Capitaine Jean-Michel Labat**, commandant de la Brigade de Recherches de la Gendarmerie de Toulouse, pour son amabilité, sa disponibilité, ses informations techniques et juridiques, ses relectures et ses conseils. Sans son aide précieuse et son implication, malgré son emploi du temps très chargé, rien n'aurait été possible.

À l'**Adjudant Alex**, membre opérationnel de la Force d'Intervention (FI) du Groupe d'Intervention de la Gendarmerie Nationale (GIGN) de Versailles Satory, pour ses renseignements techniques concernant les interventions de ce corps d'élite, ses relectures et ses conseils.

À **Christian Gau**, ancien enquêteur de la Gendarmerie, auteur des Presses Littéraires et ami auquel je dois d'avoir pu rencontrer le Capitaine Jean Michel Labat.

\*

À **Vérone Delamarche** pour sa relecture, ses remarques et ses corrections.

\*

**Je tiens à préciser que si une quelconque erreur a pu se glisser dans ce roman, elle ne peut être que de mon fait.**

**Ce roman est une œuvre de fiction.**

## Mardi 29 septembre 2020

Il croyait avoir connu tous les malheurs de ce monde dans le bruit et la fureur des guerres, avec leurs cortèges de cris, de hurlements, de pleurs et de lamentations, d'abandon et de résignation des victimes innocentes. Il pensait avoir vu toutes les horreurs dont sont capables des hommes, commises sans discernement sur d'autres hommes, femmes et enfants pour peu qu'ils adorent un autre dieu, appartiennent à une autre ethnie ou par simple cupidité.

Balkans, Afghanistan, Moyen-Orient et quelques pays d'Afrique avaient crûment jeté sous ses yeux leurs lots d'images des pires massacres, de viols érigés en armes de guerre, de tortures et de mutilations ; d'enfants-soldats enrôlés de force, drogués et transformés en zombies, perdus à jamais ; de populations affamées, d'enfants aux yeux brillants et aux ventres gonflés mourant sous des soleils brûlants en compagnie de carcasses de bétail desséchées.

Il avait lui aussi souffert physiquement et moralement, affecté par la perte de camarades proches, d'amis, de véritables frères ; touché par les suppliques de victimes pour lesquelles il ne pouvait rien, forcé de les

abandonner à leur misérable et funeste sort sans se retourner, jusqu'à ce que leurs cris, enfin inaudibles sans pour autant être éteints, soient remplacés par un inconfortable sentiment de culpabilité.

Lesté de tous ses souvenirs à jamais gravés dans sa mémoire, il espérait, naïvement sans doute, avoir atteint son quota d'épreuves et de souffrances pour pouvoir traverser, heureux, les années qui lui restaient à vivre. Mais si la mort, cette compagne fidèle frôlée si souvent, n'avait pas daigné le prendre dans ses bras, c'était pour lui réserver bien pire.

Combien de cadavres avait-il regardés ? Combien de charniers, de sacs mortuaires, de cercueils et autres linceuls avait-il vus ? À combien de sépultures avait-il assisté ? Il n'aurait su le dire. Mais là, il regrettait qu'une mine, une balle, une roquette, une grenade ou une bombe artisanale, n'importe quoi au fond, ne l'ait pas tué plus tôt pour lui épargner ce moment. Car le léger crépitement de la poignée de terre jetée sur le petit cercueil blanc déposé au fond du caveau familial était plus terrifiant et douloureux que les explosions entendues jusque-là.

Fabien Masciat, la vue troublée par les larmes, venait d'enterrer Lucas, son fils de quatre ans.

\*

Jusque-là solide comme un roc, inébranlable et déterminé pour affronter toutes les épreuves imposées et les défis qu'il s'était fixés, pour la première fois de sa vie Fabien se sentait vidé, anéanti. Cette mort injuste de Lucas n'était hélas que l'épilogue de trop nombreux

mois d'angoisse et de souffrance de sa courte vie. Une vie sans espoir dès ses premiers jours. Des mois, à la fois trop longs et trop rapides, rythmés par les séjours hospitaliers et les soins, dans l'attente insupportable de l'inéluctable.

L'incompréhension et le déni de la cruelle réalité avaient cédé la place à la colère et à la culpabilité. Des sentiments destructeurs qu'aucun appel à la raison n'avait pu éloigner. Ils s'étaient emparés de la mère de Lucas, Stéphanie, pour atteindre leur apogée avec la mort de son enfant. Une autre forme de culpabilité rongerait aujourd'hui Fabien qui se reprochait de ne pas avoir su préserver son couple et aider sa compagne pour empêcher l'irréparable. Mais après le décès de Lucas, leur vie commune pouvait-elle être seulement réparée ?

Stéphanie avait dix ans de moins que Fabien. Ils avaient décidé de faire un enfant au moment où Fabien avait été assuré de ne plus se déplacer hors du pays. La venue du bébé avait été programmée un mois avant le retour du dernier déplacement de Fabien. Pour ne pas prendre de risques, dès le départ de son compagnon, Stéphanie s'était installée chez ses parents pour y passer les derniers mois de sa grossesse. Ils possédaient une petite propriété à la campagne où était née Stéphanie, dans le département de la Haute-Garonne, plus précisément dans le Lauragais.

Une semaine après l'enterrement de Lucas, Fabien avait repris son travail pour éviter la dépression qui le guettait, et dans laquelle Stéphanie s'enfonçait lentement malgré le suivi médical dont elle faisait l'objet depuis des années. Aurait-il dû réagir autrement ? Aurait-il

pu l'aider à surmonter son désespoir et sa culpabilité en étant plus présent ? Ces douloureuses questions le taraudaient toujours depuis le soir où, en entrant dans l'appartement, il avait découvert le corps sans vie de Stéphanie pendu à une poutre de leur salon.

Le peu qui n'avait pas complètement craqué en lui avec la mort de Lucas s'était définitivement brisé ce jour-là. Il avait alors décidé de tout abandonner : son travail qu'il aimait tant et leur appartement qu'il avait décidé de vendre. Dès lors, que ferait-il de sa vie ? Une chose était certaine, il ne suivrait pas l'exemple de sa compagne. Malgré sa douleur intense, la fuite lui était étrangère. Il mènerait dorénavant une vie solitaire et expiatoire, avec le souvenir de son fils et de sa compagne.

Après avoir mis un terme à sa carrière, il avait vendu en janvier 2021 son appartement de Bayonne. Hormis quelques souvenirs qui lui tenaient à cœur, il s'était débarrassé de tout le mobilier et de la voiture de Stéphanie. En deux voyages avec son véhicule, il avait transféré ses effets personnels dans la maison héritée de ses grands-parents ; une ancienne petite ferme sur le territoire du Parc naturel des Causses du Quercy, qui faisait jusqu'à ce jour office de résidence secondaire.

\*

Nichée au sein du Quercy blanc, dans le Lot, elle se trouvait dans un endroit isolé au cœur des bois, au sud-est de la commune de Bach. Datant du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était une maison quercynoise traditionnelle, du type maison-bloc à étage. De dimension moyenne, l'habitation était située à l'étage, au-dessus d'un rez-de-

chaussée appelé « l'en-bas » ou cave, affecté autrefois à l'exploitation viticole. Une voûte en pierre permettait le maintien d'une température régulière pour la qualité du vin. L'entrée de la cave, dotée de larges porches à deux battants, était située sous l'escalier extérieur. Des murs de refend divisaient la surface de cet espace fonctionnel en plusieurs parties de destinations différentes : cellier, chai et caveau<sup>1</sup>.

L'accès à l'étage s'effectuait grâce à un escalier extérieur en pierre accolé à la façade. Il aboutissait à une dalle en pierre qui précédait l'entrée et formait une terrasse surmontée d'un bolet<sup>2</sup> équipé d'une pierre d'évier. Selon les saisons, ce bolet servait de cuisine, de lieu de repos ou de stockage de bois. Il s'agissait de l'espace d'accueil à partir duquel on pénétrait dans la pièce principale, « l'oustal », dans laquelle on trouvait le foyer appelé « cantou ».<sup>3</sup> Trois chambres ouvraient directement sur cette pièce principale. Réduisant la plus grande, Fabien avait fait aménager une salle d'eau et des toilettes. Des radiateurs électriques dans les chambres amélioraient le confort en hiver. À l'extérieur se trouvait un bâtiment long, en pierre, qui faisait jadis office de bergerie et d'étable pour une paire de bœufs de labour, avec une stalle pour accueillir un cheval. Le stockage du fourrage s'effectuait à l'étage.

---

1. Caveau : bûcher pour la réserve de bois et de pommes de terre.

2. Le bolet est un perron couvert situé au premier niveau d'une maison bloc en hauteur et permettant l'accès à la pièce à vivre.

3. Les détails sur les habitations quercynaises sont issus de l'ouvrage de : Albert DEMANGEON, Géographie universelle, tome VI, France économique et humaine, 1946.

Un espace de quiétude et de sérénité qui n'avait que trop rarement accueilli le petit Lucas qui, plus grand, aurait sans doute été heureux de courir en riant au milieu de la nature, bercé par le chant des oiseaux qui s'ébattaient dans les chênes, les érables et les buis, ainsi que dans le frêne et le laurier-sauce qui ornaient la cour en compagnie d'un grand sureau. Sans parler du spectacle des lapins batifolant parmi les genévriers à la tombée du soir. Peut-être aurait-il été apeuré par le cri de la chouette effraie la nuit. Mais son père aurait su le rassurer. Et comme jadis son grand-père les taillait pour lui, pour amuser son fils, Fabien aurait aimé lui fabriquer des sifflets avec des branches de sureau, « ce bois dont on fait les flûtes ».

C'est à tout cela que Fabien pensait en posant son dernier sac dans la chambre où il allait désormais dormir seul, loin des autres. Le froid avait pris possession de la maison, mais il n'en avait cure, ayant connu bien pire. S'il n'alluma pas les radiateurs électriques, en revanche il fit une flambée dans la cheminée. Il s'installa dans le vieux fauteuil de son grand-père et laissa vagabonder son esprit, le regard humide de larmes, perdu dans les flammes dansantes qui faisaient courir des ombres fugaces le long des murs.

Lorsqu'il se réveilla, le feu n'était plus que braises rougeoyantes. Il se leva et alla s'allonger dans la chambre sans pouvoir retrouver le sommeil. Lorsque le jour naissant pointa à travers les volets disjoints, il se leva et se changea. Après avoir avalé un café, il sortit pour effectuer un long footing agrémenté d'exercices physiques parmi les sentes et les chemins environnants qu'il connaissait



à la perfection pour les avoir parcourus depuis sa plus petite enfance. La nature n'avait pas de secrets pour lui, habitué qu'il était à s'y mouvoir et à se fondre en elle. Au fur et à mesure des efforts, l'air glacé qui envahit ses poumons à chaque inspiration lui fit le plus grand bien. Pour lui, se retirer du monde ne signifiait en aucun cas se laisser aller physiquement. Pour évacuer le stress et la peine, il poussa ses efforts à la limite de ses forces. Lorsqu'il revint de sa longue course, essoufflé et en sueur, il prit une douche, déjeuna et se mit à nettoyer et ranger la maison, car l'ordre et la propreté faisaient également partie de ses règles de vie. Un marqueur, comme le maintien de la forme physique, pour ne pas sombrer dans la déchéance. Il conserva ce rythme durant toute la semaine, alternant avec l'entretien de la maison et de l'espace extérieur.

\*

La survie s'organisait lentement, mais le temps est relatif et il n'était plus pressé. S'ouvrait maintenant devant lui le long et douloureux parcours sur le chemin que doivent emprunter, malgré elles, les victimes de traumatismes suite à un ou des décès. Un chemin encore plus éprouvant lorsqu'il concerne la perte ressentie comme anormale et inadmissible d'un jeune enfant ; une espèce de monstruosité chronologique qui affecte le cours naturel de l'existence. Ce chemin qu'avait fui Stéphanie en mettant fin à ses jours et qui, sans en avoir eu la volonté bien sûr, avait par cet acte tragique rendu encore plus pénible celui que Fabien devait maintenant emprunter, que les psychologues nomment le travail de deuil.

Ce travail de deuil ne consiste pas seulement à accepter la perte et à vivre avec, c'est aussi un long cheminement vers le renouveau. Cependant, pour atteindre cette ultime étape qu'est l'acceptation, d'autres étapes semées d'embûches entravent le parcours. La première est celle du choc qui provoque la sidération accompagnée du déni. Puis vient celle de la colère qui prend la forme d'une révolte proche de la rage, souvent associée à un sentiment de culpabilité. Ensuite, s'ouvre une phase de négociation, comme une forme de marchandage avec soi-même. Phase à laquelle succède celle de la tristesse, de la nostalgie et de la dépression ; une phase de découragement dans laquelle le chagrin est à son paroxysme.

Oui, le parcours qui attendait Fabien était le plus ardu qu'il n'ait jamais emprunté durant toute sa vie. Sous le choc de la première étape, à l'instar d'un animal blessé léchant ses plaies, il avait décidé de s'isoler définitivement du monde. Fort de sa formation et de son expérience, il s'estimait de taille à affronter aussi bien la vie que la mort.

\*

La première semaine de février, il se rendit à Cahors, sa ville natale qu'il connaissait bien, même si l'agglomération avait changé à l'instar de nombreuses villes. Il n'y était pas revenu depuis une vingtaine d'années, époque à laquelle ses parents étaient décédés ensemble dans un accident de la circulation. Parti à l'âge de dix-huit ans, après le Bac, il y avait peu de chances qu'il rencontre quelqu'un qui le connaisse.

Dans un cybercafé, il s'installa face à un ordinateur pour effectuer quelques recherches et commander ce qui lui manquait et lui paraissait nécessaire et indispensable. Au lieu de se faire livrer à son nouveau domicile, il spécifia qu'il récupérerait ses achats en magasin. Il reçut la confirmation que sa commande complète serait disponible dans deux jours.

Avant de rentrer chez lui il se rendit dans une grande surface pour faire un stock de provisions. Les jours qui suivirent son retour à la maison, il reprit sa routine journalière faite d'entretien de la propriété et d'entraînement physique.

Comme prévu, il partit en voiture un matin pour récupérer ses commandes et revint à la maison dans l'après-midi. Il déchargea la voiture et entreprit de ranger ses achats.

\*

Ce fut lors de sa sortie d'entraînement physique suivante qu'il fit une rencontre qui le contraria, alors que jadis elle le réjouissait. Le père Malgouyre, Lucien de son prénom, était un vieil homme alerte qui habitait à quelques kilomètres de la maison de Fabien, sur la commune voisine de Varaire. C'était un vieux copain de son grand-père. Malgré ses quatre-vingt-neuf ans, il était toujours alerte. Sec, tordu et noueux comme un vieux chêne vert du Causse, il passait le plus clair de ses journées à surveiller son troupeau d'une vingtaine de brebis qu'il avait tenu à conserver. Activité dont il ne pouvait pas se passer et qui le maintenait en vie. Son

bâton de berger à la main, une besace en bandoulière dans laquelle se trouvait de quoi manger et boire, il suivait, d'une parcelle entourée de murs en pierre sèche à l'autre, ses ovins d'un pas lent, accompagné par son fidèle chien de berger qui semblait encore plus vieux que lui. L'animal passait plus de temps couché aux pieds de son maître qu'à diriger et regrouper les brebis qui ne s'éloignaient jamais beaucoup, comme conscientes et respectueuses de l'âge vénérable de leurs deux surveillants cacochymes.

Lucien Malgouyre vivait seul dans sa ferme depuis la mort de sa femme dix années auparavant. Ses trois enfants étaient partis depuis belle lurette à Toulouse et Paris pour travailler. Il ne les voyait que deux ou trois fois par an pour les plus près. Des voisins agriculteurs venaient le voir de temps en temps pour s'assurer qu'il allait bien, sans parler de la visite quotidienne du facteur qui lui livrait La Dépêche du Midi. Par habitude, ou malice peut-être, il parcourait en priorité les avis de décès pour voir qui, parmi ses vénérables concurrents, il avait encore coiffé au poteau dans la course inéluctable au cimetière.

Ce qui amusait et faisait frémir à la fois tout le monde, c'était quand Lucien Malgouyre sortait du garage son antique 2 CV Citroën hors d'âge, pour se rendre chaque dimanche au marché de Limogne-en-Quercy, à six kilomètres de chez lui. Les habitants du secteur étaient vigilants, car si Lucien Malgouyre ne dépassait jamais les quarante kilomètres par heure dans ses pointes les plus folles en ligne droite, en revanche, il empiétait allègrement sur l'axe central de la chaussée. De plus, au volant de sa guimbarde pétaradante et cahotante qui semblait

animée de hoquets, il faisait fi sur son trajet de tous les carrefours, heureusement peu nombreux et peu fréquentés en vérité, et traçait sa route jusqu'à Limogne comme si celle-ci n'était qu'une voie privée de sa propriété.

Il retrouvait là quelques amis, plus souvent les enfants de ces derniers partis avant lui. Il effectuait quelques emplettes limitées au strict nécessaire, puis il allait boire un ou deux verres de vin de noix dans son café habituel où les potins allaient bon train, avant de regagner peu avant midi son domicile au volant de sa pièce de musée.

Fabien le vit qui attendait appuyé contre un muret le long du sentier qu'il avait emprunté plusieurs fois pour son footing. Lucien avait dû le repérer quelques jours plus tôt et s'était posté là pour l'arrêter. Il ralentit en approchant du vieil homme.

« Ah, c'est bien toi que j'ai aperçu l'autre jour ! Je me suis dit, un gaillard comme ça qui court, ça peut être que le Fabien, lança-t-il avec son accent rocailleux.

— Bonjour, Lucien, comment allez-vous ?

— Oooh, tu sais, comme un vieux. Et toi ? Vous êtes là pour quelques jours de vacances ? questionna le curieux. Il y a longtemps que vous n'êtes pas venus. »

Fabien sentit sa gorge se nouer à l'idée de reparler du malheur qui l'avait frappé. Mais il ne pouvait pas le cacher à Lucien qui l'apprendrait tôt ou tard, car tout finissait par se savoir dans ces campagnes. Autant que ce soit par lui pour ne pas vexer le vieil homme qui était ami de la famille depuis des décennies. Fabien se souvenait de cet homme toujours aimable et serviable quand il le côtoyait, enfant, lors de ses vacances chez ses grands-parents. Ces derniers l'estimaient beaucoup.

« Vous n'êtes pas au courant, n'est-ce pas ? demanda-t-il d'une voix sourde avec un effort pour éviter d'y mêler des trémolos.

— Et au courant de quoi ? répliqua Lucien en pointant son regard vif dans celui de Fabien, anticipant une révélation extraordinaire.

— Au mois de septembre dernier, j'ai perdu mon fils et ma femme.

— Oh macarèl<sup>4</sup> ! le petit Lucas et Stéphanie ? s'exclama-t-il en se redressant, les yeux écarquillés de stupeur.

— Oui, répondit Fabien en baissant le regard.

— Bou Diu<sup>5</sup>, quel malheur, mon pauvre Fabien !... Et ce petit, si mignon... Ils ont eu un accident ?

— Non. Lucas était malade depuis sa naissance... et sa mère... Stéphanie, n'a pas supporté son décès, répondit difficilement Fabien.

— La vie est mal faite, té !... Quand tu vois que moi je suis encore là et que ton petit Lucas... mille Diu de mille Diu ! ajouta-t-il, la voix nouée par une peine sincère. Si tu veux venir à la maison...

— Je vous remercie, Lucien, mais vous savez, je préfère rester seul, c'est trop dur pour moi d'en parler.

— Oui, je comprends. Tu vas rester habiter ici maintenant ?

— Non, mentit Fabien pour éviter de possibles visites. Je suis juste venu pour être seul et au calme. J'en ai besoin. Je n'ai pas envie de voir du monde. Je vais juste faire quelques travaux pour m'occuper, avant de repartir.

— Je suis vraiment désolé pour toi, tu sais. Si tu as besoin de quelque chose, n'hésite pas à venir chez moi.

---

4. Juron occitan équivalent en français à « oh putain ! »

5. Bon Dieu, en occitan.

— Merci, Lucien, mais comprenez que je préfère rester seul.

— T'inquiète pas, je te comprends.

— Allez, j'y vais, Lucien. Content de vous avoir retrouvé en forme.

— Adissiatz<sup>6</sup>, Fabien. »

Fabien reprit sa course de plus belle pour évacuer la tension qui s'était emparée de son corps. Il ne douta pas que la nouvelle ferait le tour des communes environnantes dès que Lucien se serait rendu au marché de Limogne. Il se serait bien passé de cette rencontre, mais d'un autre côté, peut-être lui éviterait-elle des visites intempestives si Lucien faisait passer correctement le message de son désir de solitude. Et puis aujourd'hui, en dehors de Lucien, il n'était pas proche des quelques voisins alentour.

Dans les jours qui suivirent, après avoir approvisionné de nouveaux matériaux et le matériel nécessaire, il se mit au travail pour occuper son corps et son esprit.

---

6. Salutation dans le Sud-ouest qui signifie au revoir ou adieu.





**Vendredi 25 mars 2022**  
**Commune de Tarbes**  
**Appartement de Carmen Castillo**

Carmen Castillo était la fille de Carlos Castillo, lui-même fils de Juan, un réfugié espagnol qui avait fui l'Espagne avec son épouse Maria et son fils Carlos, au moment où le général Franco avait pris le pouvoir dans le pays. Après des années de guerre civile, à laquelle il avait participé dans les rangs des républicains, Juan Castillo avait dû traverser les Pyrénées comme nombre de ses compatriotes. Confrontée à quelques vicissitudes, la famille s'était finalement installée à Tarbes où Juan avait trouvé un emploi dans l'arsenal de la ville.

Si son père, Carlos, avait eu la chance d'épouser Amélie Dufort, une française avec laquelle il avait filé le parfait amour, Carmen, elle, n'avait pas tiré le bon numéro. Malgré les mises en garde familiales, elle avait fini par succomber au charme et aux belles paroles d'un garçon séduisant. Ce dernier était malheureusement une espèce de bon à rien qui, outre son penchant pour l'alcool et le jeu, semblait s'être définitivement fâché avec le travail.

Mais l'amour est aveugle, dit-on, et Carmen s'était retrouvée enceinte ; résultat de son absence de rigueur

dans sa contraception. Comme pour ses études, d'ailleurs, qu'elle ne suivait plus que par intermittence et qui se termineraient inévitablement par un échec. Mais son « amoureux », comme elle l'appelait avec un sourire niais, occupait toutes ses pensées au point de lui faire perdre la raison. Et il ne fallait pas compter sur lui pour la remettre dans la bonne direction. Lorsqu'elle réalisa qu'elle attendait un enfant, elle redouta la réaction de ses parents. Déjà qu'ils n'appréciaient pas du tout son « amoureux », leur annoncer qu'ils allaient bientôt devenir grands-parents suite à sa relation avec « *le bon à rien* », comme son père le nommait, l'angoissait. Sans savoir pourquoi, alors que ce genre d'échéance est inéluctable, elle garda l'information secrète le plus longtemps possible. Mais vint le moment où elle dut se résoudre à révéler son état. Peut-être qu'avec l'arrivée d'un enfant et un mariage, ses parents finiraient par accepter la situation. Elle décida de réserver la primeur de la révélation pour « Mike », comme se faisait appeler le cow-boy attardé, alors que son vrai prénom était Marc. Marc Soustons.

Toute tourneboulée et quand même heureuse en pensant à l'avenir radieux qui attendait son couple, Carmen se colla à son amoureux perché sur ses éternelles Santiags. Elle lui passa les bras autour du cou avant de l'embrasser, sentant contre son ventre fécond la grosse boucle de ceinturon du cow-boy tarbaïs, auquel il ne manquait que le holster et le fameux revolver Colt Peacemaker le long de la cuisse.

« Salut, bébé ! » lâcha « Mike » en la prenant dans ses bras, avec une attitude et une intonation étudiées, dignes de John Wayne ou d'Elvis Presley dont il s'appli-

quait à singer toutes les mimiques. Passionné de vieux westerns et de rock, « Mike » vivait en décalage complet avec les jeunes de son âge. Ce qui, aux yeux de Carmen, faisait tout son charme tandis que beaucoup d'autres jeunes, biberonnés au Rap, se moquaient de lui et de ses goûts de vieux. Sans toutefois aller trop loin parce qu'il était assez costaud et avait la castagne facile dès que le taux d'alcoolémie montait.

Après un long baiser langoureux, Carmen écarta ses lèvres de celles du macho et, les yeux brillants, chuchota enfin la bonne nouvelle. À l'annonce de l'heureux évènement, le beau géniteur blêmit avant de l'éloigner de lui brutalement à bout de bras en lui demandant « *si elle se foutait de sa gueule ?* » Stupéfaite par sa réaction, Carmen confirma la nouvelle en balbutiant, des larmes de douleur remplaçant soudain celles de joie qui brillaient dans ses yeux quelques secondes avant.

« Mike » la repoussa violemment au point de la déséquilibrer, le regard furibond. Finie la mise en scène. Sa fausse attitude « cool » et sa tranquille assurance nonchalante de cow-boy des plaines à la démarche chaloupée volèrent en éclats sous les yeux effarés de la pauvre Carmen. Le vrai Marc apparut devant elle dans une terrifiante et horrible mue. Il s'énerva vraiment, la bouscula à nouveau aux épaules plusieurs fois au risque de la faire tomber en arrière, puis la traita de conne et d'autres amabilités pour ne pas avoir pris suffisamment de précautions, comme s'il n'était pas lui aussi responsable.

« Tu crois que j'ai envie de me coltiner un gosse et de me pourrir la vie ?... T'as qu'à avorter ! éructa-t-il en gesticulant sous le regard inondé de larmes irrépressibles

d'une Carmen abasourdie et désespérée, et pour tout dire apeurée par cette violence à peine contenue.

— Je... je ne... peux pas... hoqueta-t-elle avec la peur au ventre de le voir se déchaîner sur elle.

— Quoi, tu peux pas ?

— C'est trop... trop... tard, sanglota-t-elle, le visage dans les mains.

— Quoi ?! explosa le butor. T'es enceinte de combien ?

— Quatre... quatre mois et demi... lâcha-t-elle dans un souffle, au bord du malaise.

— Mais... mais t'es vraiment qu'une connasse ! T'as voulu me piéger, c'est ça ? hurla-t-il avec agressivité.

— Mais non... je t'aime, supplia-t-elle.

— Ta gueule ! Tout est de ta faute ! Alors compte pas sur moi, t'as qu'à te démerder toute seule. Ciao ! »

Il tourna les talons et prit la poudre d'escampette en l'abandonnant en larmes. Il disparut ainsi du jour au lendemain de la vie de Carmen, pour ne jamais reparaître.

\*

Les parents de Carmen n'apprécièrent pas beaucoup la nouvelle. Cependant, malgré leur colère et le déferlement de reproches qui l'accompagna, ils décidèrent qu'ils ne laisseraient pas tomber leur fille enceinte. Bien évidemment, Carmen abandonna ses études qui étaient de toute manière vouées à l'échec. Comme il n'était pas envisageable de trouver un emploi rapidement dans son état, elle resta au domicile de ses parents jusqu'à l'accouchement. C'est ainsi que quatre mois et demi plus tard naquit un petit garçon qui fut baptisé Sébastien.

Après quelques mois, Carmen trouva un emploi de nuit dans une société de nettoyage de bureaux et d'entreprises de la ville. L'avantage d'un tel poste résidait dans le fait que son travail débutait le soir après la fermeture des entreprises. Sa mère pouvait donc prendre le relais pour garder le petit Sébastien la nuit lorsqu'elle partait travailler. Le maigre revenu de Carmen servait à l'entretien de l'enfant et à sa participation aux dépenses de la famille qui ne roulait pas sur l'or. Durant la journée, tout en gardant son enfant, elle s'occupait de l'entretien de la maison, du linge et de la cuisine pour toute la famille ; deux véritables journées en une. Mais elle ne se plaignait pas, heureuse de voir grandir cet enfant qui la comblait de bonheur, tout comme ses parents qui ne parlaient plus depuis la naissance de Sébastien de leur départ du domicile familial. Ils auraient été malheureux de la voir partir avec leur petit-fils. De son côté, Carmen n'avait aucune intention de quitter le cocon familial pour se retrouver seule avec un enfant. Et sa mésaventure avec Marc Soustons l'avait échaudée au point de fuir ou d'éconduire tout homme qui tentait de se rapprocher d'elle.

Les années passèrent donc tranquillement, dans une routine monotone et rassurante pour celle qui avait fait une croix sur sa vie de femme afin de ne se consacrer qu'à son fils. Peut-être une façon d'expiation sa faute originelle ? Une façon de se racheter aux yeux de ses parents qu'elle n'avait pas eu la sagesse d'écouter. Ses parents étaient tous deux décédés en l'espace d'un an, sa mère ne supportant pas l'absence de son époux. Carmen avait hérité du petit appartement. Elle travaillait toujours dans une

entreprise de ménage mais ne faisait plus les nuits depuis quelques années.

L'angoisse secrète de Carmen était qu'en grandissant Sébastien ressemble à son père. Ni elle ni ses parents ne parlaient de ce géniteur qui les avait lâchement abandonnés. Après quelques interrogations sans réelles réponses, il n'avait plus questionné sa famille sur ce père absent, dont personne à la maison ne possédait la moindre photo. Le portrait de ce dernier, fait depuis son plus jeune âge par ses grands-parents et sa mère, l'avait détourné de l'envie de retrouver ce triste sire. Il avait toutefois hérité de ses traits et, hélas, d'une partie de ses travers, sans toutefois verser dans le « country américain ».

\*

Il fallait se rendre à l'évidence, le travail n'était pas son fort. Il avait pu intégrer l'université de Pau après un bac obtenu de justesse à la troisième tentative, après ratapage. Peut-être que les enseignants le lui avait donné pour se débarrasser de lui. À l'université, là encore, il « *s'était cherché* », disait-il. D'autres affirmaient surtout qu'il « glandait ». Après une première année en Licence de Géographie et environnement redoublée sans succès, il s'était orienté vers une licence de Sociologie. Suite à une première année ratée et redoublée, il se trouvait, comme par miracle - mais Lourdes et sa grotte ne sont pas loin - en deuxième année de sociologie à 25ans.

Pour faire quoi ? Il ne savait pas trop, jusqu'au jour où il rencontra Annabelle Gendre, une militante écologiste tendance extrémiste, véritable passionaria de toutes les causes environnementales et animales qui passaient à

portée de ses oreilles. Avec la belle Annabelle, Sébastien découvrit l'action militante, la vraie, celle qui s'insurgeait, agissait, hurlait, cassait, redressait les torts divers et variés causés par les autres, ceux qui ne comprenaient pas les enjeux et surtout qui ne pensaient pas comme elle. Il ne pouvait plus se passer d'Annabelle qui lui plaisait beaucoup et le comblait physiquement. Pour ne pas la perdre et passer le plus de temps possible avec elle, il se rallia à sa cause et fit tout pour lui plaire. En plus d'une fille canon et décomplexée, il avait enfin trouvé un sens à sa vie : sauver le monde !

Le léger détail qu'il avait oublié de préciser à Annabelle, avec laquelle il vivait désormais à Pau, c'était que depuis deux ans il avait une liaison amoureuse avec Eugénie Marquand, une fille d'agriculteur qui travaillait dans la propriété familiale située sur la commune d'Os-sun. Ils s'étaient rencontrés lors d'une fête à Tarbes et avaient eu le coup de foudre l'un pour l'autre. En vérité surtout Eugénie, Sébastien, lui, ne ratant pas l'occasion de faire de la belle et convoitée Eugénie une conquête. Ils se retrouvaient pendant les weekends, les vacances et les jours où Sébastien n'avait pas de cours... plus ceux qu'il séchait.

Cette relation ne plaisait pas du tout au père d'Eugénie, Aurélien Marquand. Mais sa fille adorée, titulaire d'un Brevet de Technicien Supérieur Agricole, travaillait avec lui et reprendrait la ferme à sa retraite. Il préférait donc éviter les disputes avec ce sujet sensible. Il faisait confiance à sa fille qui avait un caractère bien trempé, tout en regrettant que, jolie comme elle était, elle n'ait pas plutôt jeté son dévolu sur un des nombreux fils

d'agriculteurs ou jeunes agriculteurs qui lorgnaient sur elle. Il rongait son frein en espérant que sa relation avec ce Sébastien finirait par capoter et qu'elle trouverait un homme du monde agricole pour l'épauler, développer la ferme et lui faire des petits-enfants.

\*

L'occasion de plaire à sa dulcinée militante se matérialisa avec l'annonce de l'extension d'un élevage porcin dans la commune d'Ossun, à proximité de Tarbes, qui provoqua une levée de boucliers. Sébastien alerta Annabelle et ses compagnons d'armes, puis prit la tête d'un nouveau mouvement baptisé « Antiporcs », créé pour l'occasion. Il s'engagea sans réfléchir dans cette bataille sous les encouragements et les conseils d'Annabelle qui vit en lui un digne disciple encore plus désirable. De son côté, Sébastien n'informa pas son amoureuse d'Ossun, croyant sans doute naïvement qu'elle n'apprendrait pas son implication dans ce mouvement contestataire. Difficile lorsqu'on est le meneur.



**Vendredi 1<sup>er</sup> avril 2022**  
**Commune d'Ossun, Hautes-Pyrénées.**  
**Ferme de la famille Marquand.**

L'affaire ne tarda pas à arriver aux oreilles d'Eugénie Marquand qui ne vit pas d'un très bon œil cette attaque menée contre un agriculteur voisin, vieil ami de son père. Lorsqu'elle apprit avec stupéfaction que Sébastien - son Sébastien - était le meneur de cette cabale, elle lui en fit vertement le reproche dès qu'ils se retrouvèrent. Il s'offusqua de sa position, s'étonnant qu'elle ne puisse pas comprendre les menaces que cet agrandissement de porcherie allait faire peser sur l'environnement, sans parler du bien-être des animaux qui, d'après ces militants, n'était pas assuré avec ce type d'élevage. Eugénie tomba des nues en découvrant ce soudain intérêt pour les causes écologiques de Sébastien qui, depuis qu'elle le connaissait, ne se passionnait pas pour grand-chose. Il ne s'intéressait même pas à son métier d'agricultrice, ne lui posait pas de questions et ne l'aidait jamais dans son travail. Son seul intérêt pour la ferme était de retrouver Eugénie dans son petit appartement personnel aménagé dans un bâtiment indépendant du logis familial de la famille Marquand.

« C'est dans ta fac qu'ils t'ont foutu cette lubie dans la tête ? s'énerva-t-elle.

— Parce que pour toi c'est une lubie de vouloir protéger la nature et les animaux ?

— Et qu'est-ce que tu y connais, toi ? Depuis qu'on est ensemble, je ne te l'ai pas demandé, c'est vrai, mais tu n'as jamais levé une fourche ni participé à un travail quelconque, encore moins approché une vache. Tu les regardes de loin comme si elles allaient t'attaquer ? Mais en revanche, tu sais très bien avec quel soin on s'en occupe. Mes animaux sont maltraités peut-être ?

— Non, mais...

— Mais quoi ? Je ne comprends pas, tu ne t'es jamais comporté comme ça. Qu'est-ce qu'il y a tout d'un coup, tu peux m'expliquer ?

— Rien de plus que ce que je te dis.

— Tu sais que c'est un ami de notre famille que tu emmerdes, là ?

— Oui, mais lui ou un autre, ce n'est pas le problème.

— Si je m'attendais à ça ! Ils t'ont fait un lavage de cerveau dans ta fac, ou lobotomisé ? C'est pas possible ! Qu'est-ce que je vais faire, moi ?

— Rien, je ne te demande pas d'intervenir, ça ne doit pas nous séparer, mon cœur, tempéra Sébastien en tentant de la prendre dans ses bras.

— Non, arrête ! Me trahir comme ça après deux ans !

— Mais je ne te trahis pas !

— Si, tu me trahis ! s'insurgea-t-elle. Et tu trahis mes amis, tu trahis mon travail et mon milieu ! Celui qui bosse sept jours sur sept et plus de soixante-dix heures par semaine. Un milieu professionnel que toi et tes fai-

néants de copains assistés ne connaissez même pas. C'est sûr qu'emmerder ceux qui se crèvent au boulot et refaire le monde en jacassant et en fumant des joints, c'est moins fatigant.

— Tu exagères, là. Écoute, je n'ai pas envie de me fâcher avec toi. Allez viens, j'ai envie de toi... tu sais que je t'aime.

— Eh bien ce soir, pas moi ! Tu oses encore me dire que tu m'aimes après ça ? Je crois plutôt que la seule chose qui t'intéresse, c'est tirer un coup, même avec une agricultrice comme moi. Tu leur as dit, à tes nouveaux amis, que tu couches avec l'ennemi ?

— Mais, enfin...

— Quoi, enfin ? C'est comme ça que tu me remercies ?! C'est bon va, ça suffit ! J'ai compris ! Maintenant, tu rentres chez toi, je te ramène !... À moins que tu préfères faire quelques kilomètres à pied... ça serait plus écolo, non ? ironisa-t-elle, amère.

— Mon cœur, allez, viens ! geignit-il en s'approchant à nouveau.

— J'ai dit non, tu comprends ?! s'énerva-t-elle en le repoussant, frémissante de colère. T'es vraiment gonflé ! Ça te gênerait pas de profiter de moi en plus ! Allez, ou je te ramène tout de suite ou tu sors d'ici et tu rentres à pied chez ta mère ! »

Le court trajet se passa dans un silence glacial. Sébastien essaya de poser sa main sur la cuisse d'Eugénie qui l'en empêcha, toujours en colère. Puis le téléphone de Sébastien vibra, annonçant l'arrivée d'un SMS. Il prit son téléphone et le tourna de manière à cacher l'écran à Eugénie. Du coin de l'œil, la jeune femme eut le temps

de remarquer le sourire de Sébastien sur son visage éclairé par l'écran en lisant le message. Il ne répondit pas et rangea son téléphone, tout en gardant la tête tournée vers la droite, son regard errant sur les champs plongés dans l'obscurité. Le cœur d'Eugénie se serra, persuadée qu'il lui cachait quelque chose. Arrivé devant chez lui, il se pencha vers elle pour l'embrasser, mais elle le repoussa à nouveau sans qu'il proteste ni insiste. Il sortit de la voiture sans un mot et rentra dans l'immeuble de sa mère sans même se retourner.

Une fois dans l'appartement où, comme d'habitude, Carmen Castillo regardait seule et triste la télévision sur son canapé, il s'enferma dans sa chambre et appela Annabelle. Celle-ci, ravie, entendit Sébastien lui annoncer que sa mère n'avait finalement pas besoin de lui pour le weekend. Il la rejoindrait donc à Pau en train dès demain, samedi, au lieu de lundi matin, après avoir animé une réunion du collectif « Antiporcs » en début d'après-midi. Réunion suivie d'une manifestation bruyante de ses membres dans la commune d'Ossun et jusque devant la ferme de l'agriculteur visé.

Lorsque Sébastien eut terminé sa conversation avec Annabelle, il se dit que finalement cette histoire avec « Antiporcs » lui avait fourni un prétexte pour rompre avec Eugénie sans avoir à donner d'explication. C'était d'autant plus confortable qu'avec sa réaction elle portait la responsabilité de la rupture. Si demain ou plus tard, après réflexion, elle souhaitait revenir en arrière, il n'aurait qu'à lui répondre qu'elle avait fait son choix et que leurs positions étaient dorénavant incompatibles.

De toute façon, Sébastien était conscient qu'il ne pourrait pas continuer très longtemps avec les deux jeunes femmes en même temps. Certes, Eugénie était une très jolie fille qui allait lui manquer sur le plan sexuel, mais avec son exploitation agricole leur relation était vouée à l'échec à long terme. Il était pour lui impensable de vivre à la ferme et encore moins d'y travailler. Lâche comme beaucoup d'hommes dans ce genre de situation, il se sentit soulagé par ce dénouement inattendu. Et puis maintenant il y avait Annabelle, alors...

\*

Eugénie démarra et rentra chez elle en retenant ses larmes à grand-peine. Après ce court épisode en voiture avec Sébastien, elle fut persuadée que ce soudain revirement écolo dissimulait un élément bien plus grave. Le SMS reçu et son sourire en coin suivi de son mutisme, son absence de tentative pour arranger les choses entre eux, son départ de la voiture dans une indifférence totale, tout ceci constituait un ensemble de signes indiquant qu'aujourd'hui il se moquait totalement de l'avenir de leur couple.

Les femmes ressentent très bien ce genre de chose. Un homme ne quitte pas une femme pour une cause quelconque, encore moins pour se retrouver seul. Non, un homme ne quitte une femme que pour une autre ! Eugénie en vint à la douloureuse conclusion que la seule explication à ce changement chez Sébastien ne pouvait être que la présence d'une autre femme. Sa colère s'amplifia en se remémorant qu'il avait quand même essayé de coucher avec elle, comme si de rien n'était, en fieffé

salaud d'opportuniste qu'il était. À cet instant, toutes les paroles de son père remontèrent à sa mémoire. Pourquoi ne l'avait-elle pas écouté ? Mais quelle jeune fille de son âge écoute son père, dès lors qu'il veut la détourner d'un amoureux ?

« *Quelle conne !* » s'écria-t-elle soudain en tapant rageusement sur le volant.

Arrivée chez elle, Eugénie s'assit à son bureau, sécha ses larmes et alluma son ordinateur. Elle allait vite savoir de qui il s'agissait. Elle pianota sur le clavier tout en marmonnant des propos peu amènes contre ces « *excités prosélytes* » qui adorent généralement pérorer sans fin et s'exhiber sur les réseaux sociaux lors de leurs manifestations et agressions. Eugénie ne mit pas très longtemps à retrouver le groupe de militants dont faisait partie Sébastien. Elle remarqua une jolie fille qui se mettait toujours en avant et hurlait des slogans dans un micro ou un mégaphone. Après une recherche sur les divers réseaux, elle la repéra. Son cœur battit la chamade et sa colère enfla en découvrant plusieurs photos qui affichaient sans aucun doute possible le lien amoureux qui unissait « *cette pétasse* » et Sébastien.

« *Salopard ! Je te promets que tu ne vas pas l'emporter au paradis !* »

**Mardi 5 Avril et mercredi 6 avril 2022**  
**Commune d'Ossun, Hautes-Pyrénées.**  
**Ferme de Gilbert Delbouys.**

L'adjudant-chef Montech et le gendarme Renaud, de la brigade de Gendarmerie d'Ossun, remarquèrent tout de suite en arrivant ce qui énervait tant Gilbert Delbouys. Ce dernier, agriculteur, exploitait une grande ferme d'élevage et de production céréalière sur la commune d'Ossun. Il était spécialisé dans l'élevage et l'engraissement de porcs qu'il produisait en grande quantité. Dans cette région de la Bigorre, berceau du célèbre porc noir, nombre d'éleveurs avaient fait le choix d'un élevage en plein air. On pouvait voir courir et s'ébattre les porcelets en compagnie des truies dans les prés parsemés d'abris pour les animaux.

Gilbert Delbouys, lui, avait opté pour une autre production, qualifiée d'intensive et d'industrielle par ses détracteurs de plus en plus nombreux. Outre ses opposants, parmi lesquels on trouvait des écologistes et autres défenseurs des animaux de tout poil, Gilbert Delbouys provoquait quelques inimitiés parmi ses collègues agriculteurs qui ne partageaient pas sa vision de l'élevage et, il fallait bien l'admettre pour beaucoup, qui le jalou-

saient. Sa position de notable rural, sa réussite financière et le développement continu de son activité irritaient.

À cela s'ajoutaient ses prises de positions syndicales et son engagement politique qui heurtaient les idées opposées des tenants « *d'une agriculture raisonnée et biologique sur fond de sobriété et de décroissance* ». Pour ces militants motivés et très actifs, Gilbert Delbouys représentait l'archétype de la dérive « *d'une agriculture capitaliste productiviste* » qu'ils honnissaient et qui, selon eux, devait être combattue sans relâche et par tous les moyens. D'ailleurs, dans un débat au cours d'une réunion publique préélectorale en mars, Gilbert Delbouys s'était insurgé contre les « *extrémistes qui n'hésitaient pas à s'en prendre au bien d'autrui* », et avait violemment dénoncé « *l'activisme et l'écoterrorisme délétère* » qui commençaient à se développer avec l'appui de factions ultraviolentes. Il rappelait toujours que grâce à son exploitation il employait cinq personnes à temps plein en plus de son fils et de lui-même, ainsi que son épouse qui, en plus d'assumer la charge de la maison, s'occupait de l'administratif et de la comptabilité. De plus, il assurait aussi une activité non négligeable pour l'abattoir avec ses 12 000 porcs produits par an, issus des 500 truies de son exploitation.

Un nouveau foyer de discorde était né tout récemment avec sa volonté d'extension de son élevage et la construction d'une nouvelle porcherie. Cette extension lui permettrait de construire en plus un méthaniseur pour produire du biogaz. Une violente opposition à son projet d'agrandissement avait vu le jour sous forme de manifestations, et surtout d'une large pétition lancée